

LA PREMIERE GRANDE
CATASTROPHE DE L'HISTOIRE NUCLEAIRE
DECLENCHE UNE NOUVELLE
ANGOISSE COLLECTIVE

TCHERNOBYL

Ce pompier devenu « héros du Peuple » a été irradié à mort en pénétrant dans le réacteur en feu de la centrale. Après avoir reçu plus de 800 rems, ainsi que 203 autres personnes, il a pu survivre miraculeusement

grâce à une greffe de moelle osseuse. Cette opération de la dernière chance a fait partie du plan d'urgence mis en place par les autorités médicales. Elle en a constitué l'ultime étape.

A l'hôpital n° 6 de Moscou, le docteur Gale, spécialiste américain des greffes de moelle, s'est mis à la disposition des autorités médicales soviétiques, pour tenter de sauver les malades gravement irradiés, rapatriés de Kiev. Plus de 37 personnes sont mortes, c'est le chiffre officiel, 300 autres sont soignées après avoir été exposées à un fort taux d'irradiation. Et on s'interroge sur l'avenir de plus de 100 000 personnes qui, elles, ont toutes dépassé les doses d'alerte.

**LA
PLANETE
EN
ALERTE**



**LE SOURIRE
TERRIBLE DU RESCAPE
EN SURSIS !**



CE POULAIN A HUIT PATTES EST NE AUX PORTES DE LA CENTRALE SINISTREE

Ce monstre hallucinant est l'un des phénomènes engendrés par la catastrophe de Tchernobyl. C'est un poulain à huit pattes né à quelques kilomètres de la centrale. Un périmètre de sécurité a été établi autour du site de l'accident mais, au-delà de la limite officielle, la nature empoisonnée nous donne encore le vertige de l'inconnu. Dans le nord-est de la Pologne, la radioactivité a atteint cinq cents fois la normale et toute l'Europe a été plus ou moins touchée. Les poussières radioactives continueront, pendant de longues années, de dérégler la vie. L'expérience de Tchernobyl a donné toute son acuité à notre besoin d'information. Les reportages de la télévision soviétique marquent le coup d'envoi de la glasnost. Mais partout dans le monde, l'opinion exige plus de transparence.

Sur place le réacteur est coulé dans le béton et on vient régulièrement en hélicoptère vérifier le taux de radioactivité. C'est à Zalesai, à cinq kilomètres du périmètre interdit, qu'est né ce poulain à huit pattes.



LA PLAINTE DES OUBLIES DE TCHERNOBYL

Les vétérans
d'Afghanistan,
eux, peuvent
au moins
exhiber leurs
blessures

Le poulain avait huit pattes. Il est né seul, une nuit de septembre dernier. Piotr Barsuk, le palefrenier du kolkhoze, a découvert sa jument Burka agonisante au petit matin. Le monstre a survécu trois jours à sa mère. Puis, Anatoli Mojar, le chef vétérinaire de la province, a fait transporter le cadavre à l'Institut d'agriculture de Jitomir. C'est mieux ainsi. On est superstitieux dans les campagnes. « Si au moins ils emmenaient tous ces bestiaux difformes à Moscou, regrette Pavel Ratchenko, qui travaille au kolkhoze Vatutin depuis la guerre... Qu'ils voient ce qu'ils ont fait. »

Car Pavel a fait le compte. Depuis la mi-1987, lorsque le phénomène a commencé, ce sont 85 cochons qui sont nés sans pupilles ou les yeux exorbités. Avant 86, c'est tout juste si l'on comptait une anomalie par an, dans son village. Ici, à Zalessia, nous ne sommes qu'à cinq kilomètres du périmètre interdit de Tchernobyl...

D'ailleurs, des 22 kolkhozes que compte, sur un rayon de 50 kilomètres, cette région de Narodichi, il n'en est pas un seul qui soit épargné. Au kolkhoze Lénine, 40 porcs, sur une population de 1 000, sont des mutants – aveugles de naissance, tumeurs grosses comme deux poings,

absence de poil et même de pattes – sans compter les cinq vaches au museau atrophié. Valeri Kortchuk, le président du kolkhoze, a beau supplier qu'on lui envoie de la nourriture saine, rien n'y fait : alors, la rage au cœur, il continue de livrer sa viande au Kombinat, les abattoirs d'Etat, qui est ensuite distribuée sur tout le territoire, comme les pommes de terre dont la province de Narodichi est l'une des principales productrices...

Seize volontaires rejetent à la main les déchets radioactifs

Visite de « la Zone » : ce sont, au bout d'une allée de bouleaux bordée de ravissantes maisons en bois couleur pastel, des kilomètres de barbelés que surveille un gardien débonnaire, Mikhaïl Svinarchuk. En sa compagnie, je suis passé de « l'autre côté », dans le périmètre interdit, évacué dès les premiers jours. Mais lorsque, de retour de ce monde du silence, nous nous sommes arrêtés à la première maison habitée, celle de Nadja Zika, c'est pour constater de quelles aberrations la bureaucratie soviétique est capable. A Noveicharno, le village fantôme, mon dosimètre indiquait une contamination par le césium 137 supérieure à 44 curies au kilomètre carré. A Nosdritche où, en compagnie d'un millier de personnes, vit Nadja Zika, elle atteint 91 curies, plus du double. « Quelqu'un a tracé cette frontière imbécile, explique la jeune femme. Dès lors, plus personne ne s'est soucié de nous. Moi, ce que je sais, c'est que chaque jour j'ai plus de mal à respirer. Mes jambes sont enflées. » Pourtant, depuis mai dernier, Nadja Zika figure bien sur la liste des « évacuables... » Reste à lui trouver une nouvelle maison. En attendant, comme on a interdit à Nadja de consommer les betteraves et les patates de son jardin, elle les envoie au kolkhoze où ces légumes hypercontaminés nourrissent le bétail : un cycle infernal qui finit toujours par empoisonner l'homme.

Valeri Starodoumov, lui aussi, sait bien que le cercle interdit de trente kilomètres de rayon, tracé par quelque haut fonctionnaire au lendemain de la catastrophe, constitue un défi à la logique. « Une décision plus politique que scientifique », concède-t-il. Starodoumov sait de quoi il parle : il est le directeur de la société d'Etat Complex, chargée, sur le site, du grand nettoyage. Cette promotion – il n'était que simple technicien dosimétriste il y a trois ans –, Starodoumov la doit au fait d'appartenir à l'élite : ceux qui se surnomment entre eux « les chats de gouttière ». Seize hommes qui, dans les premiers jours après l'explosion, ont remplacé sur le toit du réacteur les robots défailants :



Enfant menacé : ce compteur Geiger mesure la radioactivité d'un petit Soviétique qui a eu la malchance de naître à proximité de Tchernobyl. La catastrophe aurait fait 250 morts.

leurs circuits électroniques affolés par l'intense radioactivité ambiante, ces derniers menaçaient en effet à tout moment de se jeter dans le vide. Les hommes ont donc pris la relève. Avec, pour seule protection, un costume en plomb pesant 42 kg et les indications d'un chef-dosimétriste évaluant en permanence les doses que chacun d'entre eux pouvait encore tolérer, ils ont entrepris de rejeter à la main dans le réacteur les déchets radioactifs dispersés. Six secondes de temps maximum à chaque intervention, mais au total Starodoumov a reçu, en quelques jours seulement, plus d'une centaine de rems. Auxquels il faut encore ajouter 47 rems lorsque, le 25 septembre 1986, en compagnie de deux autres dosimétristes, il a hissé, en un geste illusoire de victoire, un drapeau rouge sur la plus haute cheminée de la centrale. Aujourd'hui, le directeur de Complex ne croit plus avoir terrassé le diable. Fin 86, on l'a totalement transfusé. En 87, il a été victime d'un ulcère directement imputable à l'irradiation. Dans son appartement de Kiev, où il se repose entre deux « campagnes » – 15 jours de travail sur le site, 15 jours de repos –, il dresse sereinement le bilan de trois ans de lutte contre la pieuvre nucléaire. Dix mille personnes sont actuellement affectées au nettoyage.

Les médecins refusent d'autopsier les corps saturés de césium

« Mais la terre entière, ma vie et celle de Sacha, mon fils, n'y suffiraient pas. » Jour et nuit, ses hommes récupèrent tout ce qu'ils trouvent – bois, métal, ciment –, le pressent pour stocker le tout en plein air, dans des cimetières radioactifs. On n'enterre plus à Tchernobyl, de peur que le ruissellement des eaux souterraines ne disperse encore la radioactivité. Trois ans de travail acharné et, estime Valeri, 1 % seulement de la zone officiellement contaminée est effectivement nettoyée. Un résultat terrifiant, compte tenu du coût humain de l'opération.

Que sont-ils devenus, ces hommes qui, avec les populations civiles, constituent les premiers sacrifiés de la plus grande catastrophe du nucléaire civil ? Pour certains d'entre eux, les jeunes recrues envoyées sur place dès le 27 avril, il est difficile de savoir. Ceux-là ont regagné leur Sibérie ou leur Ouzbekistan natal. De temps à autre, on apprend, fortuitement, la mort de l'un d'entre eux. Comme Leonid Ignactev, appelé sous les drapeaux à l'automne 85 et rentré chez lui un an plus tard, méconnaissable.

« Leonid, raconte sa mère, moscovite, est arrivé à la maison en toussant affreusement. Il donnait l'impression

d'étouffer. Il m'a dit qu'il avait travaillé avec les "liquidateurs" à Tchernobyl pendant un mois, jusqu'à ce qu'il soit hospitalisé en Ukraine. En 87, il a perdu ses cheveux, puis toutes ses dents. Il est mort le 27 juillet 88. » Ignactev ne figure pas sur la liste officielle des trente et une victimes de Tchernobyl. Pas plus que n'est comptabilisée la mort, le 24 septembre dernier, à quarante-sept ans, d'un des seize « chats de gouttière » : Anatoli Goureiev, qui souffrait de désordre sanguin, a succombé à un brusque arrêt du cœur.

Gueorgui Lepine, le président de la Société Tchernobyl, dresse un autre bilan de l'accident : celui-ci fait état de soixante-cinq morts « civils ». Car les « Tchernobyliens » – c'est ainsi qu'ils se surnomment – ont désormais leur club à l'image des vétérans d'Afghanistan. « Mais eux, au moins, peuvent exhiber leurs blessures, leurs membres amputés. Nous, nous nous battons contre l'incrédulité », m'a dit l'un des membres de la confrérie réunie il y a une quinzaine de jours dans le cinéma d'un quartier périphérique de Kiev.

Comment ces hommes, dont la réalité des souffrances physiques est toujours niée par les autorités, ne s'indigneraient-ils pas lorsqu'ils voient les dépouilles de leurs propres camarades tombés à leurs côtés, soudain exhumées pour être placées dans des cercueils de zinc ? Cela a été le cas notamment de Vladimir Chachernok, qui fut parmi les premières victimes, retiré l'an dernier de son cimetière d'Ukraine pour être enterré avec moult précautions au cimetière Mitinskoïe de Moscou.

Comment ne pas s'insurger lorsque les médecins refusent d'autopsier les nouvelles victimes, leurs amis, « parce que les corps sont saturés de césium 137 » ?

« J'ai écrit plusieurs fois à Gorbatchev, m'a expliqué un membre de la Société Tchernobyl. Dans mon dernier courrier, je lui demande pourquoi, alors qu'il a répondu à près de 80 000 lettres de citoyens américains, il refuse de répondre à celle d'un malade de Tchernobyl. C'est à cause de cette incompréhension générale que nous préférons rester entre nous. On nous le reproche. Mais entre Tchernobyliens, nous avons le sentiment d'appartenir à une même famille. » Il existe à l'évidence un syndrome Tchernobyl. Ceux qui ont eu affaire à « la créature » évoquent une forme de dépression cyclothymique. « Emotivité, susceptibilité, sentiment de doute », résume Igor Kostin, photographe à l'agence Novosti. Il fut l'un des premiers à se rendre sur le site. Trois ans et 125 rems plus tard, il succombe parfois à de brusques accès de terreur, jugeant qu'il « en sait trop ».

Et puis, il y a les morts-vivants, ceux qui, arrivant les premiers devant le réacteur en feu, le 26 avril, ont senti

au bout de quelques minutes leur gorge s'assécher, leur estomac se révolter, tandis qu'ils s'essouffaient anormalement. Ceux pour qui la perception du goût et des couleurs est à jamais transformée. Ceux-là ont reçu des doses épouvantables, allant de 350 à 800 rems. La plupart sont morts dans un délai de trois semaines après l'accident.

Pourtant, à l'hôpital n° 6 de Moscou, quatre hommes survivent dans la souffrance. Cette nuit maudite, ils se sont précipités au moment même où l'explosion faisait s'abattre une intense pluie radioactive autour du réacteur. L'un d'eux, Sacha Youtchinko, un technicien de la centrale, a reçu 750 rems. Un de ses camarades d'infortune, m'a-t-on affirmé, détient même, avec 800 rems, le sinistre record d'une dose supposée provoquer la mort quasi immédiate.

Le chef des pompiers a droit à un voyage gratuit par an !

Leonid Petrovitch Teliatnikov, lui, a reçu 360 rems. Le chef des pompiers de Tchernobyl qui, à la tête de ses hommes, se lança cette nuit-là à l'assaut d'un feu ordinaire – « Diatlov, le vice-directeur, m'avait parlé de l'explosion d'un ballon de gaz réfrigérant » – vit toujours en Ukraine. Il a depuis été fait « héros de l'Union soviétique », ce qui lui donne droit à une exemption d'impôts de 160 francs par an, à la gratuité des autobus, et à un voyage par an à l'intérieur du territoire. Ses cheveux roux ont repoussé, mais il supporte difficilement la lumière du jour. Peu lui importe « le placard » de luxe qu'on lui a offert – la direction régionale des pompiers – puisqu'il passe l'essentiel de son temps à l'hôpital – au moins trois mois par an – ou en maison de repos. Teliatnikov m'a raconté comment, chaque matin, il s'inflige une douche glacée d'une demi-heure pour espérer vivre une journée normale. « Puis j'ingurgite les stimulants recommandés par les médecins, notamment dix gouttes de ginseng. Mais que survienne la moindre contrariété avec ma femme ou l'un de mes deux enfants, le moindre choc émotionnel et la journée est fichue. La tête me fait mal, je suis aussitôt épuisé, dépressif. » Comme la plupart des Tchernobyliens, il doute que la dose annoncée soit effectivement celle qu'il a reçue.

Il n'y a en définitive qu'une chose dont l'ancien chef des pompiers de Tchernobyl soit sûr : la date de sa propre mort. A l'hôpital, il a passé des journées à la calculer à partir des ouvrages de bioradiologie qu'il a pu se procurer : « Je mourrai dans un délai de cinq ans d'un cancer ou d'une leucémie. » ■

par MICHEL PEYRARD